

Brèves littéraires

Brèves

Haute surveillance

Andrée Proulx

Numéro 58, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5918ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Proulx, A. (2001). Haute surveillance. *Brèves littéraires*, (58), 31–36.

ANDRÉE PROULX

Haute surveillance

Prix Brèves littéraires de prose - 200 \$

Je passe des nuits agitées à me débattre pour échapper aux tentacules du monstre qui me traque et m'aspire. Comme si courir du matin au soir ne s'avérait pas assez éprouvant, je survis en apnée, craignant l'issue fatale de mon sommeil : la désintégration pure et simple de ma joie de vivre. Chaque matin, mon réveil, précis comme une sentinelle, sonne l'alerte. Le cauchemar se poursuit.

Après avoir traversé un dédale de couloirs souterrains, je suis éjectée du métro à la vitesse du progrès vers la tour climatisée où je travaille. Au moment de franchir le seuil de l'ascenseur, les deux portes au regard de cyclope manquent de me fracasser les côtes. Bip ! Bip ! Trentième étage. Je n'ai pas aussitôt posé les pieds sur la moquette du hall d'entrée que tous les voyants clignotent sur mon passage. À compter de ce moment, l'horodateur grignotera impitoyablement les huit prochaines heures de mon existence dont chaque seconde est asservie aux intérêts de *l'Entreprise*.

À la condition d'engloutir mon identité dans l'univers du contrôle informatisé, j'accède aux données

sèches et confidentielles que rumine froidement l'ordinateur. *Enter !* Bienvenue dans mon cauchemar ! En capitales et en pointillés, en colonnes de statistiques sur fond d'écran illuminé, chaque dé clic me confronte à la fatalité de mon sort. Autour de moi performant les champions de l'excellence, mélange de névrosés hyperactifs et de mutants résignés qui calment leurs angoisses à l'aide de *post-it* jaunes. Chaque matin, nous montons au front. Les investisseurs donnent l'assaut. Synchrones, toutes les lignes téléphoniques s'affolent en même temps. La clientèle, inquiète, veut connaître les fluctuations des indices boursiers : « On achète ou on vend ? » Il faut avoir les nerfs solides pour renseigner et conforter les adeptes de la nouvelle économie, ceux-là, le doigt mercantile cramponné au cellulaire, qui s'agrippent aux cotes du marché tels des noyés en détresse à une bouée. Un jour de plus dans cet enfer, et j'y laisserai ma peau !

En route vers la photocopieuse dans un couloir formé de cloisons rectilignes, je cherche un être sensible à qui parler, un être de chair et d'âme qui pourrait vibrer aux mille et une choses de la vie : la visite d'une exposition, le dernier film à l'affiche, un restaurant à la mode. Derrière chaque cubicule, se cache peut-être un être convivial ? Provocante, la distributrice à café hoquette puis éructe avant de déverser le liquide insipide dans mon verre de *styrofoam*. Claquemurés dans cette jungle de cliquetis, des fantoches obsédés de rendement tentent, comme moi, de gérer leur stress. Dans la salle de réunion, monsieur Portelance fait défiler avec adresse les acétates de statistiques. Notre chef de service, véritable rouleau compresseur,

indique à son personnel qui se divise en deux catégories — jetables ou interchangeable — les objectifs à poursuivre. Rivés au rétroprojecteur de leurs futures réalisations, les employés convoqués à cette session de motivation hebdomadaire prennent des notes. Attentifs, malgré l'enflure des propos martelés et leur basse arrogance, ils attendent poliment la fin de l'exposé. « ... Sur votre lancée prometteuse, conclut monsieur Portelance, nous aurons bientôt atteint un taux de performance record dont, somme toute, vous serez les premiers bénéficiaires... » Notre chef de service possède le sens de l'émulation. Avec son perpétuel sourire qui masque un flegme redoutable, il attribue aux salariés que nous sommes le statut de *partenaires*, dès lors que la flagornerie sert ses objectifs et ses intérêts. Embauchée grâce à un c.v. impeccable, mon attitude insoumise l'agace. J'aimerais éprouver pour lui de l'estime, mais j'en suis incapable. Cela me nuira un jour !

De retour à mon poste *d'employée de soutien*, je me précipite sur le téléphone qui ne déroutit pas. En ma qualité d'agente-de-courtage-téléphoniste-réceptionniste-courtoise-et-polyvalente, je me morfonds à soutenir comme un mercenaire une chaîne de *partenaires* au profil de kamikaze. Il faut savoir faire preuve de sang-froid pour supporter des êtres au bord de l'hystérie qui carburent à l'adrénaline dans un organisme dont l'essentiel des activités se déroule à une cadence toujours plus accélérée. Sans relâche, piétiner les dernières statistiques et relever de nouveaux défis : telle est la consigne à observer, sans quoi le congédiement arbitraire guette chacun de nous. La moindre hésitation, la plus infime défaillance,

entraîneraient la réprobation et le rejet. Tout fléchissement susceptible d'entraver la poursuite des objectifs de *l'Entreprise* est consigné, scruté, évalué. Une simple distraction peut s'avérer mortifère. L'exploit devient la norme. Toute attitude modérée pouvant ressembler à celle qu'adopterait un être humain doué de capacités ordinaires et normalement productif est transmise au centre de traitement des irrégularités, extension du cerveau de monsieur Portelance qui possède, lui aussi, un écran. Un écran-délateur ! Ring... Ring... Je suis sous haute surveillance !

Côté ouest, heureusement qu'il y a les fenêtres... Rieuse percée dans mon quotidien aux horizons décapés. Unique espoir d'évasion. Entourée de plantes vertes, je me sens comme un poisson dans un aquarium : sans doute à l'étroit derrière ces baies vitrées, mais naviguant entre ciel et terre. En bas, sur le pavé, s'anime la civilisation. Le monde existe... Comme de la ouate, les pulsations rassurantes de la ville glissent sur le défilé des nuages, bercent mon cauchemar. Sans mon panorama, je suffoquerais !

Mais cela risque de s'évanouir. Lebigre s'avance vers moi, me dissèque. Il n'est pas seul... Monsieur Portelance l'accompagne, et ce n'est pas bon signe ! Leur regard acéré s'apprête à trancher mon sort. « À partir d'aujourd'hui, votre fenêtre sera attribuée à Lebigre », m'intime Portelance, le rictus en coin. Céder ma fenêtre, côté ouest... à Lebigre, l'envieux, le traître dont j'ai toujours deviné les sales combines ? Jamais ! D'un abord oblique et bilieux, rien chez Lebigre ne laisse présager les attaques mesquines. Seul un cou flasque et laiteux, qu'enserme le col trop

étroit de sa chemise, révèle sa couardise. Je suis un saucisson suspendu à un droit de gérance, matière grise que l'on vide de sa moelle, substance figée par l'esprit d'entreprise dont le code d'éthique est un simulacre qui ne protège, il va sans dire... que *l'Entreprise*. Je rêve, si diluée fut-elle, d'une convention collective... et de vengeance.

* * *

Une chance qu'il y a les vacances... À l'heure encore alanguie d'un début de matinée estivale, en compagnie de Mastic, mon brave setter irlandais, je goûte la sérénité de mon oasis urbaine enfouie au cœur du centre-ville. Un bol de café fumant devant moi, je médite sur le rôle nuisible des insectes phytophages dans mes plates-bandes de dahlias. Pour oublier l'adversité, rien n'égale en effet le charme d'un petit déjeuner sur le patio au son des trilles modulés de la mésange et du colibri... jusqu'au moment où, insistante, la pollution sonore envahit la quiétude dans laquelle je baigne. Le carrousel des tondeuses amorce son importun crescendo. Machinalement, je fixe le sillage du gazon ras dans l'arrière-cour de mon nouveau voisin. Je crois rêver ! Ma chocolatine a perdu toute saveur, mon café au lait fige à la surface du bol. Les yeux écarquillés jusqu'à l'orbite, je reconnais, en bermudas et en bedaine, cramponné à l'engin ruminant, Lebigre en sueur, le corps incliné vers l'avant.

Mon poing se crispe. Captif de ma haine, Lebigre se désintègre. Sous le regard approbateur de Mastic, telle une déjection, il glisse vers le sort que lui réserve ma

colère. Petite masse gélatineuse et flétrie, il tournoie inexorablement à l'égout. Je l'observe se débattre sous mon emprise, limace grisâtre et gluante, parasite invertébré enfin rendu inoffensif.

Un jour, sans doute, trouverai-je cette immonde créature en reptation souillant de son repentir baveux la paroi lisse et polie de la baie vitrée... Côté ouest. Ce jour-là, impitoyablement, je le pulvériserai de mon mépris.